



PAGE DES ENFANTS



Les Soldats de Plomb

Lorsque Jean-Paul Surcouf entra au lycée de Rennes—Jean-Paul Surcouf était l'arrière-neveu de Surcouf, le fameux corsaire,—il était haut comme la botte d'un gendarme. Mais c'était un vrai petit homme.

Ayant atteint sa septième année, il n'entendait plus qu'on le traitât en enfant. Aussi, dès son arrivée au lycée, avait-il vite fermé la bouche aux moqueurs, en distribuant force coups de poing, d'abord à Albert Frison, qui l'avait appelé "gosse", puis à Peter Crocket, le fils du professeur d'anglais, qui avait prétendu que le grand Surcouf n'avait jamais existé.

Lorsque, l'été venu, Jean-Paul vint passer ses vacances en famille, il fit frémir, au récit de ces batailles, le grand-papa, la maman, le père et les petites sœurs qui s'étaient réunis le soir dans le salon.

Bien tard le soir, on écoutait encore parler l'enfant. Cependant le grand-père se leva: c'était l'heure d'aller se coucher. Jean-Paul embrassa tout le monde. Mais, en donnant le dernier baiser à sa mère, il lui glissa à l'oreille:

"Je voudrais bien que papa me donnât pour ma fête demain, une boîte de soldats. Peter Crocket en reçoit une de Londres. Nous ferions des combats, et nous verrions bien!" Il traça dans l'air un geste menaçant, et il se retira dans sa chambre, après avoir demandé qu'on laissât la porte ouverte. Jean-Paul s'était proposé de ne pas fermer les yeux, pour surveiller les gestes de son père, car de son lit, il voyait le petit salon, très coquet en sa simplicité: dans le fond, la cheminée où flambait la bûche de Noël; à droite, deux poufs; à gauche, un fauteuil et le canapé; puis, au milieu, le guéridon où s'entassaient des friandises: fondants, pralines, marrons glacés, etc. Mais, peu

à peu, ses paupières devinrent lourdes, puis ses yeux se voilèrent.

Vers une heure, il sursauta brusquement: "On dirait un froufrou, puis un bruit de porte," pensa-t-il. Il s'assit alors sur son lit, se frotta les yeux. Rien! Ah! si, là-bas, près de la cheminée, n'était-ce pas une boîte superbe remplie de soldats!

"Père est venu!" s'écria Jean-Paul.

Dans sa joie, il allait sauter à terre, lorsque la stupeur le cloua sur place. Il venait de voir déboucher du coin de droite de la cheminée, derrière les deux poufs... devinez quoi, tout un régiment de petits soldats de plomb... anglais!

C'était trop fort! Les soldats que Peter Crocket attendait de Londres s'aviseraient-ils, par hasard, de passer par son salon à lui, Jean-Paul Surcouf?

En tête marchait, sabre au clair, sur un beau cheval vert, le général. Chose étrange, ce général ressemblait étonnamment à Master John Crocket, le professeur d'anglais.

Mais Jean-Paul n'était pas au bout de ses surprises. Il reconnut en effet, dans le capitaine qui venait ensuite, Albert Frison, son ennemi... mortel, et le lieutenant qui suivait était le portrait frappant de Peter Crocket! Puis, les *foot-soldiers* (fantassins) défilèrent, superbes, au son pimpant des fifres.

Master John Crocket cria d'une voix aigrelette: "*Stand!*" (Halte!) Le capitaine répéta: "*Stand!...*" Le lieutenant fit à son tour: "*Stand!*"

Alors les petits soldats de plomb formèrent les faisceaux. Des tentes minuscules s'élevèrent entre les deux poufs. Des sentinelles furent placées aux quatre coins du camp, et le général alluma une cigarette pendant qu'on préparait le déjeuner.

Un nouvel incident détourna soudain l'attention de Jean-Paul vers un autre point du salon... Ta ra ta!

ta ra ta!... Mais, c'est le son du clairon français!... En effet, le couvercle de la boîte venait de se soulever doucement: un soldat avait sauté sur la plaque du foyer, et sonnait du clairon à pleins poumons. Un à un, les soldats en pantalon rouge, bien astiqués, descendirent sur le tapis; puis ils partirent allègrement ayant à leur tête le colonel, qui paraissait être un autre Jean-Paul, tellement la ressemblance entre eux était frappante. Le régiment s'engagea sans hésiter derrière le grand fauteuil.

"Où vont-ils?" se disait Jean-Paul.

Ils marchaient de leur pas régulier, sans broncher d'une ligne, droit devant eux. Ils passèrent bientôt derrière le canapé; la vaste plaine qui s'étendait devant eux fut rapidement franchie; et, près du guéridon: "Reposez, armes!" on s'arrêta.

Le colonel délibéra quelques instants avec ses officiers. Jean-Paul prêta l'oreille, mais il ne put percevoir que quelques mots vagues, comme: "Seul passage... embuscade... victoire certaine"... Il chercha donc à comprendre les mouvements qui s'exécutaient. Les soldats s'étaient placés tout à l'entour de la causeuse. Le colonel commanda: "Oh! hisse!" Les petits soldats de plomb, saisissant les franges, en trois minutes eurent grimpé sur le meuble. Le colonel et la cantinière furent hissés sur la plateforme sans trop de peine, et l'on établit le cantonnement comme on put. Les Anglais, pendant ce temps, avaient déjeuné, replié le camp et repris leur route. Jean-Paul suivait leur marche avec anxiété. Ils furent bientôt en vue de la table. John Crocket arrêta de nouveau ses troupes, et prononça une allocution chaleureuse. Les mots: "Chocolats pralinés... dragées... nougats..." parvinrent jusqu'à Jean-Paul, avec le cri trois